

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Un Hivernage dans les Glaces

Suite.

Le 3 septembre au matin, la *Jeune-Hardie* parvint à la hauteur de la baie de Gael-Hamkes. La terre se trouvait alors à trente milles sous le vent. Ce fut la première fois que le brick s'arrêta devant un banc de glace qui ne lui offrait aucun passage et qui mesurait au moins un mille de largeur. Il fallut donc employer les scies pour couper la glace. Penellan, Aupic, Gradlin et Turquiette furent préposés à la manœuvre de ces scies, qu'on avait installées en dehors du navire. Le tracé des coupures fut fait de telle sorte que le courant pût emporter les glaçons détachés du banc. Tout l'équipage réuni mit près de vingt heures à ce travail. Les hommes éprouvaient une peine extrême à se maintenir sur la glace; souvent ils étaient forcés de se mettre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et leurs vêtements de peau de phoque ne les préservaient que très-imparfaitement de l'humidité.

D'ailleurs, sous ces latitudes élevées, tout travail excessif est bientôt suivi d'une fatigue absolue, car la respiration manque promptement, et le plus robuste est forcé de s'arrêter souvent.

Enfin la navigation redevint libre, et le brick fut remorqué au delà du banc qui l'avait si longtemps retenu.

VI.

LE TREMBLEMENT DE GLACES.

Pendant quelques jours encore, la *Jeune-Hardie* lutta contre d'insurmontables obstacles. L'équipage eut presque toujours la scie à la main, et souvent même on fut forcé d'employer la poudre pour faire sauter les énormes blocs de glaces qui coupaient le chemin.

Le 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine solide, sans issue, sans passe, qui entourait le navire de tous côtés, de sorte qu'il ne pouvait ni avancer ni reculer. La température se maintenait, en moyenne, à seize degrés au-dessous du zéro. Le moment de l'hivernage était donc venu, et la saison d'hiver arrivait avec ses souffrances et ses dangers.

La *Jeune-Hardie* se trouvait alors à peu près par le vingt et unième degré de longitude ouest et le soixante-seizième degré de latitude nord, à l'entrée de la baie de Gael-Hamkes.

Jean Cornbutte fit ses premiers préparatifs d'hivernage. Il s'occupa d'abord de trouver une crique dont la position mit son navire à l'abri des coups de vent et des grandes débâcles. La terre, qui devait être à une dizaine de milles dans l'ouest, pouvait seule lui offrir de sûrs abris, qu'il résolut d'aller reconnaître.

Le 12 septembre, il se mit en marche, accompagné d'André Vasing, de Penellan et des deux matelots Gradlin et Turquiette. Chacun portait des provisions pour deux jours, car il n'était pas probable que leur excursion se prolongeât au delà, et ils s'étaient munis de peaux de buffle, sur lesquelles ils devaient se coucher.

La neige, qui avait tombé en grande abondance et dont la surface n'était pas gelée, les retarda considérablement. Ils enfonçaient souvent jusqu'à mi-corps, et ne pouvaient, d'ailleurs, s'avancer qu'avec une extrême prudence, s'ils ne voulaient pas tomber dans les crevasses. Penellan, qui marchait en tête, sondait soigneusement chaque dépression du sol avec son bâton ferré.

Vers les cinq heures du soir, la brume commença à s'épaissir, et la petite troupe dut s'arrêter. Penellan s'occupa de chercher un glaçon qui put les abriter du vent, et après s'être un peu restaurés, tout en regrettant de ne pas avoir quelque chaude boisson, ils étendirent leur peau de buffle sur la neige, s'en enveloppèrent, se serrèrent les uns près des autres, et le sommeil l'emporta bientôt sur la fatigue.

Le lendemain matin, Jean Cornbutte et ses compagnons étaient ensevelis sous une couche de neige d'un pied d'épaisseur. Heureusement leurs peaux, parfaitement imperméables, les avaient préservés, et cette neige avait même contribué à conserver leur propre chaleur, qu'elle empêchait de rayonner au dehors.

Jean Cornbutte donna aussitôt le signal du départ, et, vers midi, ses compagnons et lui aperçurent enfin la côte, qu'ils eurent d'abord quelque peine à distinguer. De hauts blocs

de glaces, taillés perpendiculairement, se dressaient sur le rivage; leurs sommets variés, de toutes formes et de toutes tailles, reproduisaient en grand les phénomènes de la cristallisation. Des myriades d'oiseaux aquatiques, s'envolèrent à l'approche des marins, et les phoques, qui étaient étendus paresseusement sur la glace, plongèrent avec précipitation.

« Ma foi! dit Penellan, nous ne manquerons ni de fourrures ni de gibier!

— Ces animaux-là, répondit Jean Cornbutte, ont tout l'air d'avoir reçu déjà la visite des hommes, car, dans des parages entièrement inhabités, ils ne seraient pas si sauvages.

— Il n'y a que des Groenlandais qui fréquentent ces terres, répliqua André Vasing.

— Je ne vois cependant aucune trace de leur passage, ni le moindre campement, ni la moindre hutte! répondit Penellan, en gravissant un pic élevé.— Ohé! capitaine, s'écria-t-il, venez-donc! J'aperçois une pointe de terre qui nous préservera joliment des vents du nord-ouest.

— Par ici, mes enfants! dit Jean Cornbutte.

Ses compagnons le suivirent, et tous rejoignirent bientôt Penellan. Le marin avait dit vrai. Une pointe de terre assez élevée s'avancait comme un promontoire, et, en se recourbant vers la côte, elle formait une petite baie d'un mille de profondeur au plus. Quelques glaces mouvantes, brisées par cette pointe, flottaient au milieu, et la mer, abritée contre les vents les plus froids, ne se trouvait pas encore entièrement prise.

Ce lieu d'hivernage était excellent. Restait à y conduire le navire. Or, Jean Cornbutte remarqua que la plaine de glace avoisinante était d'une grande épaisseur, et il paraissait fort difficile, dès lors, de creuser un canal pour conduire le brick à sa destination. Il fallait donc chercher quelque autre crique, mais ce fut en vain que Jean Cornbutte s'avança vers le nord. La côte restait droite et abrupte sur sur une grande longueur, et, au delà de la pointe, elle se trouvait directement exposée aux coups de vent de l'est. Cette circonstance déconcerta le capitaine, d'autant plus qu'André Vasing fit valoir combien la situation

était mauvaise en s'appuyant sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se prouver à lui-même que, dans cette conjecture, tout fût pour le mieux.

Le brick n'avait donc plus que la chance de trouver un lieu d'hivernage sur la partie méridionale de la côte. C'était revenir sur ses pas, mais il n'y avait pas à hésiter. La petite troupe reprit donc le chemin du navire, et marcha rapidement, car les vivres commençaient à manquer. Jean Cornbutte chercha, tout le long de la route, quelque passe qui fût praticable, ou au moins quelque fissure qui permit de creuser un canal à travers la plaine de glace, mais en vain.

Vers le soir, les marins arrivèrent près du glaçon où ils avaient campé pendant l'autre nuit. La journée s'était passée sans neige, et ils purent encore reconnaître l'empreinte de leurs corps sur la glace. Tout était donc disposé pour leur coucher, et ils s'étendirent sur leur peau de buffle.

Penellan, très-contrarié de l'insuccès de son exploration, dormait assez mal, quand, dans un moment d'insomnie, son attention fut attirée par un roulement sourd. Il prêta attentivement l'oreille à ce bruit, et ce roulement lui parut tellement étrange, qu'il poussa du coude Jean Cornbutte.

"Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci, suivant l'habitude du marin, eut l'intelligence aussi rapidement éveillée que le corps.

—Écoutez, capitaine !" répondit Penellan.

Le bruit augmentait avec une violence sensible.

"Ce ne peut être le tonnerre sous une latitude si élevée ! dit Jean Cornbutte en se levant.

—Je crois que nous avons plutôt affaire à une bande d'ours blancs ! répondit Penellan.

—Diable ! nous n'en avons pas encore aperçu, cependant.

—Un peu plus tôt, un peu plus tard, répondit Penellan, nous devons nous attendre à leur visite. Commençons donc par les bien recevoir."

Penellan, armé d'un fusil, gravit lestement le bloc qui les abritait. L'obscurité étant fort épaisse et le temps couvert, il ne put rien découvrir ; mais un incident nouveau lui prouva bientôt que la cause de ce bruit ne venait pas des environs. Jean Cornbutte le rejoignit, et ils remarquèrent avec effroi que ce roulement, dont l'intensité réveilla leurs compagnons, se produisait sous leurs pieds.

Un péril d'une nouvelle sorte venait les menacer. A ce bruit, qui ressembla bientôt aux éclats du tonnerre, se joignit un mouvement d'ondulation très-prononcé du champ de glaces.

Plusieurs matelots perdirent l'équilibre et tombèrent.

"Attention ! cria Penellan.

—Oui ! lui répondit-on.

—Turquiette ! Gradlin ! Où êtes-vous ?

—Me voici ! répondit Turquiette, secouant la neige dont il était couvert.

—Par ici, Vasing, cria Jean Cornbutte au second. Et Gradlin ?

—Présent, capitaine !... Mais nous sommes perdus ! s'écria Gradlin avec effroi.

—Eh non ! fit Penellan. Nous sommes peut-être sauvés !"

A peine achevait-il ces mots, qu'un craquement effroyable se fit entendre. La plaine de glace se brisa tout entière, et les matelots durent se cramponner au bloc qui oscillait auprès d'eux. En dépit des paroles du timonier, ils se trouvaient dans une position excessivement périlleuse, car un tremblement venait de se produire. Les glaçons venaient de lever l'ancre, suivant l'expression des marins. Ce mouvement dura près de deux minutes, et il était à craindre qu'une crevasse ne s'ouvrit sous les pieds mêmes des malheureux matelots ! Aussi attendirent-ils le jour au milieu de tranges continuelles, car ils ne pouvaient, sous peine de périr, se hasarder à faire un pas, et ils demeurèrent étendus tout de leur long pour éviter d'être engloutis.

(A continuer.)

—:o:—

LE PRISONNIER DE GUERRE,

Histoire racontée par un maître d'école.

Au temps de la domination des Français dans notre pays, j'étais maître d'école dans un village du haut Montferrat, et j'y connaissais un jeune homme du nom de Toniotto, et une jeune fille du nom de Marie. Leurs deux familles étaient, je crois, un peu parentes, du moins vivaient-elles dans une étroite intimité ; et qui aurait vu, sans les connaître, Toniotto et Marie grandissant et jouant toujours ensemble, les aurait pris pour frère et sœur ; quant à ceux qui les connaissaient, ils étaient tous d'avis que les deux enfants, devenus deux jeunes gens au temps dont je parle, seraient le plus charmant couple de mari et de femme qu'il fût possible d'imaginer.

Toniotto, alors âgé de dix-huit ans, était un des plus beaux jeunes gens du pays, et l'un des plus beaux que j'aie jamais vus : Marie était une vraie petite madone, blonde, délicate, pure et simple comme une colombe. Ni Toniotto ni Marie ne cherchaient à dissimuler le sentiment qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ; ils s'aimaient, tout le monde le savait, et

tout le monde les en aimait davantage ; il n'y avait dans tout le pays qu'une voix qui disait : " Que leur amour soit heureux ! "

La jeune fille avait seize ans ; le mariage était convenu, et il se serait célébré tout de suite, si les parents de Marie n'avaient voulu attendre que son fiancé eût satisfait à la conscription. A quoi bon, en effet, marier la pauvre Marie, au risque de la voir veuve presque aussitôt après ? Les parents de Toniotto étaient aussi de cet avis ; mais il n'en était pas tout à fait de même des deux jeunes gens : Marie disait que si elle était la femme de Toniotto, elle le suivrait comme cantinière du régiment ; Toniotto, bien que cette idée ne lui sourît guère, disait que, s'il devait quitter Marie, il aimerait mieux ne s'en séparer que lorsqu'elle serait sa femme ; tous les deux, d'ailleurs, avec cette facilité d'espérance qui est un des privilèges de la jeunesse, se croyaient assurés que Toniotto ne tirerait pas un mauvais numéro. Toujours est-il qu'ils continuaient de s'aimer, et qu'ils s'aimaient chaque jour davantage.

Un matin, sans que personne en fût prévenu (mon cœur se serre encore à ce souvenir,) le son du tambour résonne dans le village : c'était l'appel des jeunes gens qui devaient tirer à la conscription. Cette nouvelle fut un coup de foudre. Vous auriez vu la pauvre Marie, qui la veille était une vraie rose dans tout l'éclat de sa fraîcheur, languir et se flétrir tout à coup, tandis qu'autour de ses yeux éteints, se dessinaient deux grands cercles noirs qui révélaient des nuits de larmes au lieu de nuits de sommeil. Le visage de Toniotto, au contraire, prit une expression violente et irritée ; ses lèvres se gonflèrent ; il n'ouvrit plus la bouche que pour se mordre les doigts, et ses yeux, démesurément ouverts, s'arrêtaient furieux sur tous les passants, comme si dans chacun d'eux il eût reconnu le gendarme qui devait l'arracher des bras de sa bien-aimée. Évidemment, son esprit était dominé par une de ces pensées qui, lorsqu'elles s'emparent d'un homme, le changent et le bouleversent du tout au tout. Le pauvre Toniotto, qui avait été jusque-là un modèle d'ordre et de sagesse, fit des absences de deux, ou trois jours, qu'il disait avoir passés aux fêtes des environs ; mais personne n'en crut un mot, parce que Marie, elle, n'avait pas quitté le village. Si je dois vous dire ce que beaucoup pensaient, et ce que je pensais moi-même, c'est qu'il s'était mis en relations avec quelques réfractaires de mauvais renom qui battaient la campagne des alentours, derniers restes de ces bandes de Majino qui, peu d'années auparavant, s'était fait appeler empereur des Alpes. Cette opinion, tout-fois, n'était

peut-être pas fondée, et, le jour du tirage au sort venu, Toniotto fut exact au chef-lieu du district. Il y était venu, accompagné de Marie, qui lui parlait avec une grande animation, et comme si elle avait peine à le persuader; lui l'écoutait sans rien dire et le visage sombre. Lorsqu'ils furent arrivés sur la place où se faisait le tirage, il abandonna le bras de Marie, qui alla se blottir dans un coin d'où elle pouvait entendre proclamer les numéros, et rejoignit, en courant, les autres jeunes gens qui l'attendaient. Ceux-ci aimaient tous Toniotto, et il y en eut plusieurs qui lui dirent: "Toniotto, nous prions Dieu qu'il te donne un bon numéro, fût-ce même à notre désavantage. Il est vrai que nous avons tous un père, une mère, une sœur, et que nous ne devons point nous séparer d'eux, si c'est la volonté de Dieu; mais si le sort nous condamne à partir, nous n'y pouvons rien; et puis, nous verrons du pays, et qui sait si, comme tant d'autres paysans comme nous, nous ne deviendrons pas officiers et même généraux? Mais toi, mon pauvre Toniotto, aimé comme tu l'es par la belle Marie, qui pleure là-bas, ce serait vraiment un péché."

Toniotto ne répondait rien, et bientôt l'on vit arriver le préfet, le général commandant le département, le capitaine de la gendarmerie; puis l'appel des jeunes gens commença, et chacun sortit des rangs pour tirer son numéro. Vous pouvez penser si le cœur de la pauvre Marie palpitait, quand vint le tour de son Toniotto; son cœur, à lui, palpitait aussi, quelque effort qu'il fit pour rester calme; il s'approcha pourtant de la table et tira le numéro 3. Le sort avait prononcé: Toniotto était soldat.

La pauvre jeune fille fut emportée demi-morte; quant à Toniotto, il ne prononça pas une parole, et, après avoir reçu l'ordre qui enjoignait aux nouveaux conscrits de se retrouver au même lieu dans trois jours, et entendu la lecture des lois pénales sur les réfractaires, il partit et disparut. Ses parents avaient voulu le ramener avec eux; mais il s'y était refusé, voulant, disait-il, faire route avec ses camarades. On l'attendit en vain pendant tout le jour et pendant la nuit qui suivit.

Imaginez-vous quelle fut alors la terreur de ces pauvres gens, qui voyaient déjà leur malheureux fils et qui se voyaient eux-mêmes sous le coup de ces terribles peines qui, à défaut des conscrits fugitifs, venaient frapper leurs parents. Ils vécurent trois jours dans ces angoisses, espérant toujours voir revenir Toniotto. Le quatrième jour, le sous-officier de gendarmerie se présenta pour constater l'absence, et comme les parents de Toniotto étaient de braves gens que tout le monde aimait et respectait,

il leur accorda encore deux jours pour chercher et faire revenir leur fils; mais de quel côté chercher? Les malheureux étaient au désespoir.

Au bout des deux jours, arrivèrent deux soldats qu'on appelait en français des garnisaires, et qui s'établirent chez le père de Toniotto, se faisant nourrir et héberger par lui. Le même soir, on vit rôder par la campagne certaines figures sinistres, et, à deux heures de nuit, un enfant vint prévenir le père de Toniotto que quelqu'un l'attendait derrière l'église. Le vieillard y trouva son fils, et une longue et vive discussion, qui frappa l'attention de plusieurs passants, donna lieu de croire que Toniotto avait voulu persuader à son père, ancien soldat et robuste encore, de se joindre à lui et à ses compagnons, les bandits de Majino. Si ces rumeurs sont fondées, vous comprenez bien que le père dut repousser avec indignation les tentatives de son fils.

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin Toniotto rentra dans la maison de son père, et comme les deux garnisaires faisaient mine de mettre la main sur lui, il leur montra quelque chose, un je ne sais quoi qu'il portait à la ceinture, et les engagea à ne le point toucher: "Quand j'aurai mangé un morceau, ajouta-t-il, et dit adieu à ma famille, j'irai me constituer au chef-lieu du district." Et ainsi fit-il.

Je me souviens que je fus prévenu, que je me hâtai d'accourir, et que je trouvai Toniotto sortant de chez lui pour entrer chez Marie. J'eus à peine le temps de lui dire: "Dieu te pardonne, tu agis en bon fils." Sans me répondre, il entra chez Marie.

Je ne pourrais vous répéter les paroles mêmes qu'ils échangèrent; mais Marie m'a dit depuis, plus de cent fois, que Toniotto avait voulu lui rendre sa parole, qu'elle avait refusé de la reprendre, et qu'elle lui avait promis d'attendre son retour. En lui faisant cette promesse, elle espérait le revoir au bout de quatre ans, puisque la loi fixait alors à ce terme la durée du service; mais l'on sait ce qu'il advint de cette loi et comment elle fut respectée. Toujours est-il, qu'après vingt minutes environ passées à la porte de Marie, j'entendis tout à coup un grand cri, puis je vis Toniotto sortir, le visage tout bouleversé. Il rentra chez lui, y resta dix minutes au plus, et, interdisant expressément à ses parents de l'accompagner, il sortit seul et partit.

Le pauvre jeune homme se doutait bien que je l'attendais; cependant je le laissai s'éloigner à peu près d'un mille, en le suivant à distance, avant de l'aborder. Il fut si reconnaissant de ce témoignage d'affection, que je vis, pendant qu'il me serrait la main, une grosse larme qui coulait sur ses joues; mais aussitôt il fit un effort pour donner un caractère ferme et

s'rieux à sa figure, et nous poursuivîmes notre chemin. Arrivés au chef-lieu du district, je voulus parler au sous-préfet, dont j'étais connu; Toniotto s'y opposa, et, s'étant présenté lui-même au sous-préfet, il lui dit: "Je suis Toniotto; j'ai bien éprouvé quelques hésitations avant de me décider à rejoindre mes camarades, et, à vous dire vrai, je crois que sans mon père et mes frères, vous m'auriez attendu longtemps; quoi qu'il en soit, me voici." Je m'avançai, et je rendis témoignage de sa bonne vie et de ses bonnes mœurs au sous-préfet, qui l'en loua beaucoup, ayant mandé le maréchal des logis de la gendarmerie, le fit entrer dans un cabinet voisin, et lui parla pendant quelques instants. C'était sans doute pour lui recommander Toniotto, du moins, entendîmes-nous le maréchal des logis dire en sortant du cabinet: "On fera ce qu'on pourra;" puis il s'approcha du jeune homme et l'amena au quartier. Toniotto me dit, en partant, un adieu qui, je le crois bien, s'adressait moins à moi qu'à une autre; il ajouta qu'il me suppliait, par tout ce que j'avais de plus cher au monde, d'empêcher ses parents et Marie de chercher à le voir.

Je comprenais bien, hélas! pourquoi il redoutait leur présence dans ce moment, et je me hâtai de regagner le village, la mort dans l'âme, afin de remplir son mandat. Je trouvai précisément Marie, avec les parents de Toniotto, et je leur fis part de la prière que j'étais chargé de leur transmettre. Marie n'en persista pas moins à vouloir se rendre le lendemain matin auprès de son fiancé, et, sur mon observation qu'elle ne pourrait le voir: "Il est donc en prison? s'écria-t-elle.—Je ne le crois pas, lui répondis-je, mais il ne veut pas que vous soyez là quand il partira.—Il part donc demain?" ajouta-t-elle. Et comme elle savait, pour l'avoir entendu dire, de quelle façon on conduisait les réfractaires, le malheureux sort de Toniotto lui apparut dans sa triste réalité.

A continuer

PREMIER VOYAGE D'UN BÉBÉ
RACONTÉ PAR LUI-MÊME.

I

J'étais en paradis parmi les chérubins; je jouais, je voletais, je voyais le bon Dieu, je chantais ses louanges: ce sont les anges, messagers du ciel à la terre, qui ont crié: "Qui veut partir pour la terre? —Allons voir la terre," dis-je avec plusieurs autres.

II

On nous coupe les ailes.

III

Puis on nous mène près du bon Dieu, qui nous dit: "Allez mes enfants; mais

songez à être bien sages, bien aimants, bien charitables là-bas, si vous voulez retrouver plus tard votre place ici." Puis il nous embrassa tous.

IV

Puis les anges, qui nous ont pris dans leurs bras, ouvrant leur grandes ailes au vent embaumé du ciel, se mettent en route pour la terre. Nous passons à travers les étoiles, près du soleil, de la lune. Oh! le beau voyage!

V

Puis nous arrivons dans un grand jardin. On nous cache, qui dans une rose, qui dans un chou, qui sous un jasmin. Il faisait quelque peu frais, bien que les anges nous couvrirent de leurs ailes; je dis à mon ange: "Est-ce que nous allons rester là longtemps?" Et je me prenais à regretter le paradis, où l'on était si bien, et où du moins il faisait plus chaud.

VI

Tout à coup, j'entendis venir la maîtresse du jardin avec quelqu'un, à qui elle disait: "Il n'en manque pas, vous pouvez choisir." J'entr'ouvre les feuilles de mon chou, et j'y vois, avec la maîtresse du jardin, un homme qui a l'air très bon et qui dit: "J'en voudrais un qui fût bien doux, bien obéissant, bien studieux." Mais, en parlant, il m'aperçoit, et dit: "Je prends celui-là!—C'est bien! repliqua la maîtresse du jardin, je vais le porter chez vous." Alors je vis l'homme donner beaucoup de pièces d'argent (Il paraît qu'un bébé se vend cher, bien cher.) Puis l'homme dit: "Partons."

VII

Nous voilà partis. L'homme, tout joyeux, marchant devant. La femme le suivait, me portant dans ses bras. Chemin faisant, je dis à l'ange qui volait près de moi: "As-tu vu combien de pièces d'argent monsieur a données pour m'avoir?" L'ange me dit: "Ce qu'il donne n'est rien, il lui faudra dépenser bien d'autres pièces d'argent avant que tu puisses te suffire, et tu serais bien comptable si tu n'étais pas sage et aimant pour le dédommager de tant de sacrifices." Je dis à l'ange: "Oh! je serai bien sage, bien aimant!"

VIII

Nous arrivons dans une maison où tout était en désarroi pour me recevoir. A peine avions nous passé le seuil, que j'entends une voix qui s'écrie: "Le voilà! Oh! qu'il est beau!" Je dis à l'ange: "Qui est-ce donc qui me trouve beau, avant même de m'avoir vu?" L'ange me répond: "C'est ta grand-mère!" Tout le monde avait l'air ravi.

IX

Mais dans un lit était une jeune femme, qui semblait bien souffrante et bien abatue. Je dis à l'ange: "Pourquoi donc cette femme est-elle ainsi?—Ah! me répondit l'ange, c'est qu'elle a longtemps languï, en attendant ton arrivée..." Et maintenant, je puis te quitter, car ton ange de la terre est près de toi."

X

Et l'ange s'en retourna au ciel.

UNE LETTRE MODÈLE.

Nous empruntons du Métis la lettre suivante qui est un vrai modèle en fait d'orthographe et de style épistolaire:

A monsieur, monsieur mon fils fusillé au 73^e régiment d'infanterie de la ligne 3^e bataillon de compagnie à St-Omer Arto's l'ous c'qu'il est parti, avant z'her pour l'y faire parvenir ous c'qu'y s'ra sij est a la reception de la pre. gente.

Mon cher enfant,

Je mets verbalement la plume à la main de Jaqueline ta promise qui t'écris pour moi un lieu de ta mère à seul fin de te faire assavoir que tes deux mots de billets nous sont zarrivés à bon part, rapport à la pièce de 10 francs qui t'est si nécessaire.

En te remerciant pas moins de tes escrupules ça te me gênerait pas du tout de l'envoyer cette pièce de 8 francs sans me gêner mais à c'theur même en me gênant ça me serait difficile vu que nous avons acheté une vache l'aut mois qui nous a conté les yeux de la tête.

La tante Grêluchet me les aurait bien avancés, la pauvre femme, mais ail' les a pas, ton frère il est za mais il lui font besoin. Nous nous sont donc tertous cautérisés pour parfaire la pièce de 6 francs que je t'envoye sur la demande.

Y a du nouveau chez nous—L'garde champêtre s'est lieu en ribotte à c'matin, on la trouvé dans un fossé rouflant comme un ogre d'église qu'avait perdu son sabre et sa coquarde; si quelque fois t'étais en position de lui envoyer un vieux sabre qui ne pourrait plus servir à rien, tu lui ferais plaisir d'y en faire présent par la poste sans que ça lui conte—

Jaqueline l'aime tant qu'al en est idiote; mais al est jalouse à faire frémir et te recommande bien de ne pas faire le jeune homme avec la pièce de 4 francs dont que nous sommes convenus.

Pour ce qui est de notre santé, al est bonne. Il n'y a que la vache qui est pas a son article depuis qu'al a vété ta mère pareillement, le vétérinaire lui a tiré deux fois du sang, la pauvre bête al est si changée, si changée que tu ne la reconnaitrais pas quoiqua tu l'aye jamais vue—

Il y a encore moi qui braille tout mon saoul d'une dent de sagesse qui me pousse sur le devant—à part ça, nous nous portons tous bien, la poule noire est après couver et je désire que la présente te trouve de même.

Faut que t'aye fait quequ'béisse pour être déjà fusillé. L'maitre d'école dit comme ça que c'est la plus grave des punitions.

Continue mon cher enfant, a l'ententeur dans les bonnos indispositions d'un bon fils envers tes pères et mères auxquels se joint Jaqueline et la vieille mère Saindoux, ta nourrice pour la vie.

JEAN NEPOMUCENE IGRAZ BRIDET

Cultivateur à Atheterre (Charente.)

Comme finissement ta mère t'envoye à mon insulte la pièce de 40 sous que tu demandes, mais, tout réflexion faite, elle croit qu'al fera mieux de la garder p. u ne pas te conduire en dépenses.

RECETTES

Comment on arrête les progrès du feu, quand il a pris aux vêtements des femmes ou des enfants.

Tout le monde doit savoir que la flamme tend toujours à s'élever, et conséquemment, qu'aussi longtemps qu'on se tient debout, pendant que les vêtements sont en feu, le feu prenant en général à la partie inférieure de l'habillement, et la flamme gagnant de l'aliment à mesure qu'il s'élève, devient de plus en plus irrésistible. Si le patient se trouve seul, et s'il ne peut éteindre les flammes, il peut sauver sa vie en se jetant lui même tout vêtu et de son long sur le plancher, et en se roulant dessus.—Un tapis ou une couverture de laine grossière, enveloppée sur le champ autour de la tête et du corps, est un préservatif presque assuré contre le danger.

—:—

Moyen de faire cuire les légumes dans l'eau de puits

Assés souvent les légumes cuisent mal on ne cuisent pas du tout dans l'eau de la plupart des puits; pour détruire cet inconvénient, il suffit d'ajouter un demi gros de sous-carbonate de potasse par seau d'eau. Après cette addition, les légumes cuisent parfaitement bien et les fèves particulièrement, acquièrent une qualité remarquable et un bon goût.

Voici un autre moyen employé avec succès: On met gros de cendre de bois comme un œuf dans un linge serré qu'on jette dans la marmite, et qu'on retire après la cuisson. Ce moyen, outre l'avantage de cuire promptement les légumes, a celui de contribuer aussi à en améliorer le goût. On économise en même temps le sel dont il convient de diminuer la quantité.

Comme l'on sait, il y a des pois dont la cuisson est difficile à opérer, et qui font le dé et poir des ménages. Un moyen bien efficace pour obtenir une bonne cuisson, consiste à laisser tremper la quantité de pois requis pour le repas du lendemain, toute la nuit précédente dans de l'eau dans laquelle on aura jeté une poignée de sel. Le lendemain matin il suffit de laver les pois dans une eau ordinaire, puis en suite de les mettre à la marmite pour en faire la soupe, et en peu de temps, les pois seront en purée.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0 10
Six mois..... 0 35
Un numéro..... 0 02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

701 rue Sparks, Ottawa.